

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937
des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
REUNIES
et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, BOURGOIN, VALENCE, ANNECY, etc

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6^{me})

Trésorier : M. A. PONCHON, 30, rue Malesherbes, Lyon (6^e)

ABONNEMENT ANNUEL : France et Colonies Françaises : 600 francs — C.C.P. Lyon 101-98
Etranger 700 francs

rieuses ! La plupart de ces Végétaux, convenablement présentés, constituent des parts d'herbier beaucoup plus jolies, brillantes ou délicates, que tant de Plantes aériennes : quelles préparations pourrait-on imaginer de plus agréables que ces belles Algues rougeoyantes, parfois plus fines qu'une peinture ou qu'une frêle dentelle, chevelures océanes, cu surprenant feuillage nervuré tout empourpré, ou bien encore plumages chatoyants ou rubans onduleux, diaphanes et fluorescents ? Quelle variété inégalée dans la forme, les découpures, dans les couleurs et les reflets, et dans l'architecture et la structure intimes, puisque les Algues, à elles seules, se révèlent aujourd'hui, aux yeux de la classification moderne, plusieurs fois aussi importantes que tous les autres Etres vivants réunis ! Et quel plaisir, quelle émotion de tenir en main, à l'air sec, quelques exemplaires de cet étrange monde aquatique, de cet autre monde vivant tout animé et grouillant d'une vie ondulante et argentine qui se dérobe, là pourtant, à nos yeux ou à nos mains, abritée et bercée dans les prairies submergées des profondeurs lacustres, ou bien dont les représentants, vêtus de si diverses couleurs, rescapés de mondes éteints, nous évoquent ce que furent des époques prodigieusement éloignées dans le passé historique de la vie de notre planète, bien avant qu'un petit rameau issu de la Série verte, couvé et mûri de longue date à l'abri de ses grands frères, n'ait pu surgir du sein des eaux et ne soit débarqué pour conquérir nos continents.

Présenté à la Section Botanique en sa séance du 11 mai 1957

LA SCIENCE CONTRE LA SCIENCE

par M. GALINAT.

Les mauvaises herbes ont beaucoup augmenté depuis la guerre. Certaines espèces sont devenues plus envahissantes, comme la *Mercuriale*, d'autres, qui étaient inconnues autrefois, sont apparues, comme le *Galinsoga* qui a envahi la Lorraine, le *Bifora* la Limagne, l'*Ambrosia* le Lyonnais, l'Amarante de Bouchon le Sud-Ouest et le *Ptérothèque* tout l'Ouest de la France.

Devant ce danger, l'industrie des engrais a annexé depuis peu à ses productions des produits agricoles nouveaux : les desherbants.

Et ceci n'est pas sans causer une certaine appréhension au botaniste qui voit apparaître ces nouveaux produits sur le marché.

Le procédé classique de la jachère et des assolements répétés n'étant plus assez actif, on a d'abord proposé le mélange à dose sélective de cyanamide et de sylvinite pour détruire toutes les plantes qui prospèrent à côté de l'espèce cultivée. Plus récemment, on a mis sur le marché des produits organiques de synthèse, de formules assez compliquées, tel que l'éther-oxyde de l'acide phénylacétique et de l'acide 2-4 dichlorophénoxyacétique, hormone desherbante qui n'attaque pas les graminées et détruit les autres plantes en les rendant cassantes.

Comme si tout cela ne suffisait pas, on a cru qu'il était nécessaire de faire « l'éducation » du cultivateur. Ainsi, en France, des tableaux en couleurs montrant nos principales espèces botaniques des champs comme des ennemis sont largement diffusés, dans les salles des mairies par exemple ; la forme des graines est également donnée en de savants tableaux pour permettre au cultivateur d'isoler par calibrage les graines des plantes cultivées d'avec les autres et de contrôler le passage aux différents tamis éliminateurs, le rebut étant donné aux bestiaux, non sans avoir pris soin de le broyer pour lui enlever tout pouvoir germinatif.

Il est une machine dite « desherbeuse » ou « essanveuse » qui, passée dans les champs avant ou après la montée des récoltes, détruit les herbes étrangères dès le début, et va jusqu'à enlever complètement les longues et tenaces racines du chiendent.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux écoles où, dans quelques pays comme au Canada, on apprend aux enfants à reconnaître les plantes botaniques, non pour les aimer et s'initier à leur étude, mais bien pour les détruire. Pour cela, on les classe en trois catégories : les dangereuses principales, les dangereuses secondaires et les... autres. Dans ces mêmes pays, des lois obligent les cultivateurs à exterminer toutes les plantes suspectes. Tous les moyens sont donc bien mis en œuvre pour évincer nos plantes botaniques.

On se représente assez bien, de la sorte, ce que seront dans l'avenir, les champs cultivés et les prés, lorsqu'ils ne contiendront strictement que l'espèce

cultivée, comme cela se réalise déjà dans le Nord de la France. Quelle monotonie dans le paysage ! Adieu, les prairies émaillées de fleurs au printemps ! Il est évident que si, certaines espèces, plus vigoureuses, résisteront, il en est de plus délicates, ou de plus rares, qui risqueront de disparaître ; et les herborisations des botanistes habitant les plaines seront, dès lors, d'un bien faible intérêt.

Et ceci est le plus grand danger pour le botaniste qui aime la nature et qui est toujours inquiet lorsque celle-ci est menacée ou simplement bouleversée. Car si la raréfaction de certaines plantes qui pullulent dans les champs n'est pas un grand dommage, par contre la disparition d'autres espèces plus rares est plus regrettable.

Peu importe après tout au botaniste la lutte de l'agriculteur contre les sanves et les ravenelles. Il sait bien qu'il ne les exterminera jamais toutes. Mais, par contre, une petite plante fragile et délicate, comme par exemple le *Silene quinquevulnera*, pour ne citer que celle-là, que l'on ne rencontre que peu souvent dans les moissons et qui est toujours un trouvaille heureuse pour le botaniste, sera sans doute anéantie complètement, et cela ne peut être que regrettable. Cette plante ne venant que dans les champs, si on lui enlève son seul habitat, il ne lui restera plus qu'à disparaître.

Pourquoi exterminer ainsi les espèces ?...

Et le *Viola arvensis*, dont les botanistes ont décrit amoureusement de nombreuses variétés, son étude sera vite terminée, si elle vient à disparaître. Et l'étude de la répartition des espèces, dans laquelle quelques botanistes se sont spécialisés deviendra bien vite inutile, puisque l'industrie des desherbants se chargera de la perturber.

L'idéal de l'industrie agricole est donc désormais la culture dans des champs absolument vides de toute autre plante que la plante cultivée. Souvent, il est vrai, les plantes botaniques chassées par les desherbants, se réfugient tout le long du champ. Il nous souvient avoir vu ainsi des bordures de Mélampyres sur des kilomètres, le long des champs de blé. Mais cela n'est possible que pour les espèces vigoureuses.

Cette action desherbante est prévue aussi pour la vigne et les prairies, où l'on n'admet que les grandes graminées, et où l'on détruit jusqu'à la plus humble mousse.

Mais tout cela n'est pas tant de l'intérêt de l'agriculteur que l'on puisse le croire et que les réclames tapageuses veulent bien le dire. Car tout le monde sait que les plantes à fleurs dans les prés, ne sont pas toujours nuisibles. C'est bien pour les Renoncules, mais les Trèfles, les Luzernes, les Gesses ont une valeur fourragère bien supérieure à celle de la simple graminée. La sélection, dans ce cas, joue donc aussi contre l'intérêt de l'agriculteur.

Là, où l'intérêt de l'agriculteur est également lésé, c'est dans l'emploi de ces desherbants pour la vigne, car les mauvaises herbes ne lui sont pas nuisibles, mais utiles au contraire. Elles n'empêchent nullement la vigne de croître, celle-ci étant trop forte et trop haute pour risquer d'être étouffée. Elles retiennent les terres qui, sur les coteaux, risqueraient d'être entraînées lors des grandes pluies d'orage et, après leur mort, elles ajoutent de l'humus à la terre, et même de l'azote dans le cas des légumineuses.

L'agriculteur, qui ne voit que le profit qu'il tirera de son champ, a donc désormais entre ses mains un moyen efficace de détruire nos plantes botaniques, qu'il déteste, parce que celles-ci lui font perdre de l'argent. Les progrès de la technique et la recherche en tout du rendement maximum, maladie de notre siècle, rivalisent donc dangereusement avec la tranquille science botanique, qui a pour cabinet d'étude les champs et la nature. C'est la science utilitaire qui devient l'adversaire de la science désintéressée.

A celle-ci, pourtant, il est permis de faire valoir ses droits et si, par des moyens chimiques ou mécaniques, on peut arrêter l'invasion de certaines mauvaises herbes par trop prolifiques et indésirables, on doit toujours avoir pour ces plantes — fussent-elles sans beauté — un certain respect, et ne pas les anéantir radicalement. Car, comme le disent LORET et BARRANDON dans leur Flore de Montpellier :

« Rien n'est comparable aux jouissances du botaniste qui, au milieu des splendeurs de la nature, étudie et contemple affectueusement les plus touchants ouvrages du Créateur. »

Présenté à la Section Botanique en sa séance du 13 avril 1957.